





# Mercur Rouge



Valérie Lieko

# Mercure Rouge

Roman

Ce livre est une œuvre de fiction. Les allusions à des personnes réelles, des évènements, des établissements, des organisations ou des lieux ont seulement pour but de donner un caractère authentique, et sont utilisés fictivement. Tous les personnages et dialogues sont le fruit de l'imagination de l'auteur.

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN 979-10-359-2914-5

© Valérie Lieko 2020.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Image de couverture : (CC0) Henryk Niestrój

Couverture réalisée par Kouvertures.com

## Prologue

Ils étaient si beaux avec leur pelage gris, leurs yeux encore fermés. Mais nous ne pouvions pas garder ces chatons, nous en possédions déjà beaucoup.

Le seau était prêt au fond du jardin, rempli d'eau froide qui me renvoyait mon reflet. Maman s'écarta de moi en faisant non de la tête. Elle se désistait. C'était pourtant elle qui avait recueilli leur mère, une chatte presque mourante et qui venait de mettre bas sa quatrième portée.

Comme la dernière fois, je pris la décision de le faire à sa place, malgré mes neuf ans. J'en saisis un au hasard. Je ne souhaitais pas qu'il souffre. Je le tins par ses pattes arrière, l'assommaï en cognant sa petite tête contre le tronc de l'épicéa et le plongeai aussitôt dans l'eau. J'attendis jusqu'à ce qu'il ne bougeât plus. Je refis les mêmes gestes avec les suivants.

Ma mère avait fermé les yeux et, malgré le silence qui régnait, se boucha les oreilles et pleura. Moi, je ne ressentais plus rien. Il n'y avait pas d'autre solution, sinon les chats deviendraient trop nombreux et ils mourraient de faim, nous ne pouvions pas tous les nourrir correctement.

J'avais vite compris que certains êtres devaient être sacrifiés pour que d'autres survivent et que la nature avait parfois besoin d'être guidée par les humains pour trouver son propre équilibre. Mon instituteur me disait que je réfléchissais comme une personne adulte. Souvent, il m'observait d'un air mystérieux, puis me lançait : « toi, tu iras loin ». Je ne savais pas ce que cela signifiait. Je me sentais si étrange.





# Cours pour flic débutant

## Leçon numéro 1

— Alors, c'est donc fini ? Qui l'aurait cru ? Rémi, tu vas pouvoir enfin reprendre ta petite vie pépère entre la ferme et ton boulot d'agent de quartier...

— Justement, non ! C'est décidé, Jean-Marie, je veux devenir inspecteur de police.

— Écoute-moi bien, fiston, ce n'est pas un boulot dont les parents rêvent pour leurs enfants. C'est un métier à risque, y compris à la campagne. C'est même plus dangereux, méfie-toi de la fausse tranquillité qui règne par ici, le mal peut te surprendre par trahison...



## Le jour du meurtre

Sa valise traînait là, grande ouverte, sur la descente de lit moel-leuse. Demain, elle comptait quitter ces lieux. Cela ne valait pas la peine de tout déballer, pour devoir tout remballer dans moins de vingt-quatre heures.

Elle saisit juste le minerai, du coltan, mélange de colombite et de tantalite, qu'elle avait camouflé au milieu de ses sous-vêtements. À Kinshasa, les douaniers n'avaient pas osé plonger leurs mains dans les soutiens-gorge, strings et petites culottes en dentelles. L'échantillon mesurait dix centimètres de long, sur cinq en largeur, c'était suffisant pour qu'elle effectue quelques analyses de routine. Elle ne l'avait pas déclaré. Si elle était tombée sur un fonctionnaire en mal de paie, c'était parti pour des discussions sans fin pour se mettre d'accord sur le montant du bakchich à déboursier. Les limites de ce jeu étaient si floues. Elle s'était déjà vue privée de son passeport, pour avoir voulu exporter une reproduction de la voiture de *Tintin au Congo*, achetée au « marché des Voleurs ».

À l'aéroport de Zaventem, elle avait passé sans problème les contrôles. Une jolie blonde, avec un bagage qui ne dépassait pas les vingt-trois kilos réglementaires, ne figurait pas parmi les profils à risque. De plus, elle s'était arrangée pour se retrouver en même temps qu'un groupe de mamas. Sapées de leur plus beau pagne, de leurs chaussures italiennes dernier cri, les plantureuses femmes avaient ouvert leurs malles, dans un flot assourdissant de palabres, ce qui finissait toujours par irriter les douaniers belges qui se concentraient tant bien que mal, à chercher ivoire, sacs en peau de reptiles ou autres produits interdits.

Malgré la diversion qu'elles avaient occasionnée, Heike avait senti ses joues prendre feu. Son portefeuille était en cuir de varan. Si les douaniers l'avaient découvert, elle aurait subi une fouille minutieuse. Ils seraient tombés sur l'échantillon de coltan. Qu'aurait-elle encouru ? Elle n'en savait trop rien. Mais ils auraient pu lire les lettres qu'elle avait ramenées de Kinshasa... Qu'auraient-ils alors pensé de Madame Heike Dekeirschier ? L'aurait-il trouvée toujours aussi innocente ?

Elle avait pris un risque en apportant cette correspondance ici. Elle avait voulu tout relire une dernière fois. S'attarder sur chaque phrase, chaque mot, chaque ponctuation. Le ton était tantôt menaçant, tantôt compréhensif. Toutefois, un ultimatum lui avait été posé noir sur blanc.

Les lettres n'étaient plus que cendres dans le foyer ouvert. Elle s'était levée à l'aube pour les détruire. Elle était soulagée. Cela faisait deux jours qu'elle était revenue incognito de la RDC, la République démocratique du Congo. Elle ne s'était jamais faite à ce nouveau nom. Enfant, son grand-père lui parlait très souvent du Zaïre et elle l'écoutait avec des yeux remplis d'excitation. Devenue adulte, elle avait réalisé son rêve en découvrant ce pays continent grâce à son métier. Là-bas, elle se sentait vivre pleinement. Rire à pleine gorge, négocier le moindre sou sur les marchés, accepter le désordre, le retard systématique, la fatalité et s'en remettre à Dieu. Bref, l'opposé de sa Flandre natale.

Mais cette fois-ci, le voyage lui avait pesé. Elle n'avait pas supporté d'être toujours entourée de monde aussitôt qu'elle avait ouvert un œil. Elle avait ressenti le besoin d'être seule pour réfléchir, surtout après sa dernière escapade à Kwilu-Ngongo, la ville sucrière où son grand-père avait été engagé comme ingénieur, durant la période coloniale. C'était de lui qu'elle avait hérité la fibre scientifique.

À Kwilu-Ngongo, elle avait consulté le médecin-chef. Un sourire se dessina sur ses lèvres fines. Il devint aussi vite amer et un voile triste embua ses yeux bleus. Elle avait effectué un premier test urinaire, puis un deuxième, hier soir, pour être sûre. Le résultat était le même. Elle se toucha le ventre et fut prise de vertiges.

Pour penser à toute autre chose, elle ouvrit son nouvel agenda de 2018 à la date du jour, dimanche quatorze janvier. Dans une semaine, elle se rendrait à Tavaux, dans le Jura, sur le site de Solvay, la plate-forme chimique la plus importante de France. Un boulot monstre l'y attendait. Elle soupesa la pile d'enveloppes, déposées à côté de son ordinateur portable : des invitations à des conférences, des documents pour sa comptabilité et quelques publicités pour des opérateurs de téléphonie. Rien de compromettant. Elle s'en occuperait dans l'après-midi.

Elle attrapa son anorak, l'enfila et sortit. Leur maison de campagne en pierres typiques du Condroz était plutôt modeste. À l'étage, une chambre avec un coin douche, un grenier mansardé. En bas, trois pièces dont la cuisine qui donnait sur un jardin ceinturé par une haie de thuyas. Après un rectangle de pelouse s'étalait une mare, d'un rond presque parfait, où flottaient quelques nénuphars et où venaient s'abreuver de nombreux oiseaux.

Un saule pleureur fournissait une large zone d'ombre qui permettait l'été de supporter les jours de canicule, de plus en plus fréquents. Le Nord perdait le Nord... Sous l'arbre protecteur, se trouvait un banc en pin à la peinture verte écaillée, entouré de sculptures représentant des champignons géants amanite-tue-mouche. Une idée enfantine de Rutger, son mari. Du haut de son mètre quatre-vingt-neuf, il avait décrété que leur résidence secondaire avait appartenu à *Sneeuwwitje en de zeven dwergen*, Blanche-Neige

*et les sept nains.* Une maison minuscule, encerclée de bois. Un décor de contes de fées.

Rutger... Que faisait-il ? Sûrement en compagnie de ses parents, avec sa mère qui lui concoctait un copieux repas dominical. Il devait encore plancher sur son projet publicitaire. Perfectionniste, il peaufinerait son travail jusqu'aux petites heures de la nuit. Elle repensa au test de grossesse qu'elle avait effectué et la sensation ambiguë que le résultat lui avait procurée.

Avant d'entrer dans la grange qui faisait office de garage, elle jeta un coup d'œil coupable aux pots de géranium sur les appuis de fenêtres. Elle avait oublié de les rentrer avant l'hiver. Les rares gelées avaient été brèves, mais cela pouvait suffire pour qu'ils ne fleurissent pas ce printemps. Toujours cette vie pressée, courir à gauche, à droite. Monter dans un avion puis dans un taxi. Il fallait que cela cesse. Elle lèverait le pied dès avril, elle se le promit. Être consultante free-lance était un leurre. Elle pensait être plus libre. Elle avait trop accepté. Combler son manque d'enfant par l'argent...

Ralentir. Avoir plus de moments pour elle, pour Rutger, pour eux. Elle l'avait négligé, il l'avait négligée, ils s'étaient négligés. Elle pouvait conjuguer ce verbe à l'infini. Déjà plus d'un an que ce mal s'enlisait. Depuis qu'elle s'était isolée ici, elle voyait cependant plus clair dans ses sentiments. Le brouillard de mensonges dans lequel elle nageait depuis plusieurs mois se dissipait.

Elle chevaucha son Amsterdamer, le cadeau de mariage que lui avaient offert ses beaux-parents. Elle était d'ailleurs immortalisée sur celui-ci, avec son mari la tenant d'une main de fer par la taille. Il avait envoyé cette photo à tous les invités présents à la fête, puis l'avait fait agrandir et encadrer pour l'accrocher au-dessus de leur lit. Sur le guidon, il y avait encore un long morceau du ruban, en tissu rouge vif, qui avait servi pour l'emballage.

« Heike et Rutger Dekeirschiet, vous êtes unis pour le meilleur et pour le pire ». Cette phrase lui avait paru tellement solennelle, surtout prononcée avec ce ton grave du bourgmestre. La cérémonie religieuse avait été émouvante. La fête, mémorable. Rutger avait un regard pétillant qui ne l'avait plus quitté pendant des jours. Cette étincelle dans les yeux, il l'avait rarement ces temps-ci lorsqu'elle se trouvait avec lui...

En juillet, ils scelleront sept ans de mariage. Un cap crucial. Il fallait le franchir comme une course d'obstacles de cent dix mètres haie, lui avait expliqué son père, ancien recordman de Belgique. Il lui avait précisé que la dernière barre était la plus difficile. Heike le confirmait. Cette septième année de vie de couple avait été laborieuse.

Pour penser à autre chose, elle admira le paysage. Elle avait appris à aimer cette région. Les champs, les prairies, les forêts qui se métamorphosaient chaque saison, les constructions en pierre du pays qui donnaient ce cachet moyenâgeux, renforcé par les nombreux châteaux qui se camouflaient au fond d'un parc boisé. Malgré la pluie glaciale qui tombait, Heike éprouvait du plaisir à se balader à vélo. Il suffisait de bien se couvrir, de ne pas se laisser influencer par tous ces pessimistes et leur leitmotiv : « Quel temps, on ne peut rien faire ! » Évidemment qu'on pouvait toujours faire !

Elle ne croisa personne en traversant les villages de Mohiville et de Scoville. Avant d'arriver à Scy, sa destination, une longue sapinière l'absorba tout à coup dans son obscurité. Parvenue au sommet d'un faux plat, la lumière du jour perça à nouveau et dévoila la ferme du moulin, totalement isolée, dans un creux. Une descente l'emporta ensuite jusqu'aux premières habitations.

Au premier carrefour, elle tourna à droite et fut surprise par la récente éolienne qui semblait à portée de main et qui gâchait dé-

sormais la vue. Elle s'arrêta quelques centaines de mètres plus loin, devant des maisons jumelées quasi neuves, en briques claires, qui marquaient la fin du village vers cette sortie. Les sœurs Pirson étaient apparemment absentes, aucune voiture dans les allées parallèles, aucune cheminée ne crachait de fumée.

Elle descendit néanmoins de son vélo pour s'en assurer et actionna au hasard la cloche de bronze de l'une des deux villas. Des chiens aboyèrent, une cacophonie qui rebutait sûrement les intrus. Elle n'insista pas et se précipita en face, chez leurs parents qui occupaient la ferme familiale bicentenaire. Elle n'eut pas le temps d'appuyer sur la sonnette qu'un homme de petite taille entraouvrit la porte avec lenteur. Marcel Pirson avait les yeux cernés et bien que la première étendue d'eau salée se situât à plus de trois cents kilomètres, son visage buriné rivalisait avec la peau d'un vieux marin.

— Heike ? Bonjour, mais que fais-tu à vélo par *c'tins* ?

— Bonjour, Marcel. Tu sais, la pluie, ça ne me dérange pas. Si on devait attendre qu'il fasse beau, alors on resterait souvent enfermé. Tu mets un bon anorak et *go* ! Rita et Bénédicte ne sont pas là ?

Heike le tutoyait non par familiarité, mais parce que le vouvoiement en français lui avait toujours paru compliqué.

— Ben non, *m'fille*. Le week-end, elles conduisent leurs enfants à gauche et à droite. Basket, volley-ball, musique. *Nodidju*, ça leur ferait du bien de les laisser *ene miete* tranquilles.

Elle traduisit mentalement : « Nom de Dieu, ça leur ferait du bien de les laisser un peu tranquilles. » Plus de sept ans d'immersion commençaient à porter leurs fruits. Elle imagina rajouter sur son profil LinkedIn : comprends le wallon, du moins



celui de cette région. Cela provoquerait des sourires chez certains, de la curiosité parmi les Anglo-saxons.

— Bon tant pis, je voulais leur acheter des fromages. Je repasserai peut-être demain avant de rentrer à Sint-Idesbald.

— Mais t'es pas venue *por rén*. Tu veux quoi ?

— Celui avec du raisin sec et un autre avec du piment.

— Allez, suis-moi, dit-il en claquant la porte derrière lui.

Marcel traversa la rue en faisant mine de ne pas entendre Agathe qui lui ordonnait de se vêtir. Sa femme avait pourtant raison d'insister. D'ailleurs, lorsque l'air humide et froid s'engouffra dans ses bronches, il déclencha une nouvelle quinte de toux.

Il n'eut pas besoin de tourner la clé dans la serrure, l'atelier était resté ouvert. Ses filles étaient trop confiantes. Ce n'était pas parce qu'ils habitaient juste en face et que leurs chiens aboyaient pour un oui ou pour un non qu'elles étaient à l'abri d'un cambriolage. Qui volerait des fromages ? lui rétorquaient-elles. Mais, de nos jours, les gens dérobaient tout et n'importe quoi. Pour preuve, Philippe Collignon qui vivait à une centaine de mètres de là à vol d'oiseau s'était retrouvé attaché sur une chaise chez lui, en pleine journée.

Marcel dénicha les fromages dans l'un des grands frigos professionnels, les emballa dans un papier alimentaire et les tendit à Heike.

— Je te dois combien ?

— Je n'en sais rien, *m'fille*. Tu t'arrangeras le prochain coup avec elles.

— Oh, ça m'embête de partir sans payer, je repasserai demain sans faute avant de rentrer chez moi.

— Comme tu veux, c'est pas urgent. Une *jatte* de café pour te réchauffer ?

— Non merci, j'ai déjà pris deux tasses ce matin. Et j'ai du boulot qui m'attend à la maison. Passe bien le bonjour à Agathe.

Elle avança la main pour le saluer, mais c'était inutile, comme toujours, il vint vers elle et l'embrassa sur la joue.

Elle remonta sur son vélo. Comme par instinct, avant de s'élancer, elle souleva la tête. Elle avait bel et bien ressenti une présence au-dessus d'elle. Quelqu'un l'épiait. Une silhouette se profilait derrière un fin rideau rouge à l'étage. Probablement Rémi, le fils aîné du fermier, le vieux garçon de trente-six ans, ne semblait pas près de déloger de chez ses parents. Elle l'avait toujours trouvé spécial. Rutger le fréquentait depuis l'enfance et l'appréciait pour son côté naturel, comme un antidote à la superficialité du milieu de la publicité. Mais, sous ses airs de gars simple de la campagne, Rémi la mettait parfois mal à l'aise. Comme avant-hier... Il avait fallu qu'il passe au moment où elle sortait du taxi. Il s'était arrêté et avait baissé sa vitre pour la saluer. Toujours cette manie de vous dévisager et de vouloir pénétrer vos pensées. Il avait eu cette attitude quand il lui avait demandé si Rutger était là. Elle avait improvisé en inventant qu'elle préparait une surprise pour lui et qu'il ne fallait surtout pas qu'il sache qu'elle était ici...

Un frisson parcourut son échine. Elle devenait parano. Il ne pouvait pas être au courant. Rémi n'avait jamais mis un pied en République Démocratique du Congo. D'ailleurs, il avait la tête de quelqu'un qui n'était jamais allé plus loin vers le nord, jusqu'à cette mer du même nom, ou plus au sud, vers la frontière luxembourgeoise... Comment pouvait-on rester toute une vie dans cet endroit ?

La silhouette disparut. Elle s'élança. La pluie tomba de plus belle et brouilla sa vue. Le village était plongé dans une sieste collective. Cela ne lui déplaisait pas. En quelque sorte, elle était venue effectuer une retraite. Ce ciel gris austère couplé à un silence monacal lui convenait parfaitement. Il y avait dans ce séjour clandestin quelque chose qui frisait le mystique, elle ne saurait pas dire pourquoi. Le sentiment que sa vie allait prendre un nouveau départ. L'eau qui dégoulinait maintenant sur son visage la lavait peut-être de ses péchés... Elle n'était pas une catholique pratiquante, mais les notions du bien et du mal étaient solidement incrustées en elle.

Juste au moment où elle bifurquait sur la gauche pour quitter le village, son pneu avant creva.

— *Godverdomme !* jura-t-elle.

Devait-elle retourner vers la ferme des Pirson ou marcher jusqu'à chez elle ? Elle n'eut pas le temps de répondre à sa question. Un joggeur, d'une trentaine d'années, trempé de la tête aux pieds, s'arrêta à sa hauteur.

— Un problème ? demanda-t-il essoufflé, tout en penchant le torse pour appuyer ensuite ses mains sur ses cuisses.

— *Ya*, j'ai crevé et j'ai encore quelques kilomètres à faire.

Il décela tout de suite son accent flamand. Il trouva délicats les traits de son visage. Une peau fraîche et rosée, des yeux bleus ciel dans lesquels on avait envie de se perdre. Cela le motiva, il était toujours plus facile de venir en aide à une jolie femme en détresse.

— Suivez-moi, je peux vous réparer ça en moins de deux secondes.

Heike s'exécuta, même si l'excès d'enthousiasme de ce sauveur lui parut quelque peu exagéré. Il l'emmena devant une façade en

briques rouges, coincée au milieu d'une rangée de cinq qui ressemblaient plutôt aux maisons ouvrières du nord de la France ou du Hainaut.

L'homme lui expliqua qu'il avait emménagé depuis peu, avec sa femme et leur petit garçon. Heike remarqua d'ailleurs un siège-enfant sur la banquette arrière de la BMW garée devant chez lui. La cloche d'église tinta une fois. Treize heures. Elle adorait ce son. Au moment des vêpres, les cloches résonnaient, pendant plusieurs minutes, à travers le village et sa campagne environnante. Elles rythmaient le temps pour le rendre sans doute moins long.

Le joggeur ôta son bonnet et secoua son épaisse chevelure noire avant d'entrer chez lui. Il avait les mollets puissants, moulés par un collant. Son k-way ne camouflait aucun bedon. C'était un vrai sportif et non un homme qui venait de se mettre au footing pour espérer retrouver sa ligne. Il revint rapidement avec le matériel nécessaire. Il ôta la roue avant puis la chambre à air. Il trouva très vite la crevaison et appliqua une rustine.

— Waouh, t'es rapide, toi !

— Je fais pas mal de vélo, j'ai l'habitude...

— Eh bien, merci beaucoup. Au fait, je m'appelle Heike, Heike Dekeirschietter et toi ? lui lança-t-elle en tendant la main.

— Loïc... Loïc Kerjean. Je peux t'offrir un café, ça va te réchauffer et ainsi, je te présente ma petite famille ? proposa-t-il en la tutoyant puisqu'elle venait de le faire.

— C'est très gentil, mais j'ai déjà eu ma dose de caféine ce matin et j'ai vraiment du boulot qui m'attend chez moi.

— Alors, à une prochaine fois, j'espère... dit-il un peu déçu par son refus.

Il patienta sur le pas de sa porte jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la pluie, puis rentra chez lui.

Après quelques secondes d'hésitation, Heike opta pour un petit détour. Un Anglais fortuné avait racheté une portion de forêt, à l'arrière de la ferme du moulin et avait fait construire une maison à l'architecture très contemporaine. Un toit plat, de gigantesques baies vitrées et plusieurs terrasses en bois, chacune orientée vers l'un des quatre points cardinaux. Le propriétaire possédait des chevaux prestigieux, dont le pur-sang Arabian Beauty que Heike venait parfois admirer.

Deux voitures, dont une Land Rover, étaient stationnées dans la cour. Risquait-elle de déranger ces visiteurs ? Le gardien lui avait dit plusieurs fois qu'elle pouvait passer quand elle voulait. Elle descendit de son vélo puis s'immobilisa devant les écuries. Une conversation plutôt animée s'échappait de la porte métallique entrouverte. Elle ne savait plus trop quoi faire : frapper, entrer, puis faire comme si elle n'avait rien entendu ? Mais ce qu'elle venait de surprendre était embarrassant. Elle préféra déguerpir pour ne mettre personne mal à l'aise.

Après être remontée sur son Amsterdamer, elle fit un sprint et ne se retourna pas lorsque, derrière elle, grinça l'immense porte de l'écurie. À défaut d'avoir pu saluer les chevaux de course, elle se consola en fonçant en direction du château de Ry. Ses doigts étaient rouges par le froid et commençaient à lui faire mal. Elle l'accepta comme un châtiment corporel. Elle repensa à Rutger, son premier amour, malgré leur différence d'âge.

« Unis pour le meilleur et pour le pire », cette expression prenait tout son sens aujourd'hui.

Alors qu'elle rêvassait, un véhicule surgissant de nulle part la dépassa et la frôla au point qu'elle dut faire un écart sur l'accotement. Son vélo s'enfonça dans la gadoue. Un peu plus loin, la voiture s'était immobilisée. Heike supposa que des excuses allaient suivre.

Depuis combien de temps avait-elle perdu connaissance ? Rêvait-elle ? Où se trouvait-elle ? Elle se rappela s'être promenée dans la forêt, écrasant des milliers de feuilles et de branches mortes. Ce bruit se répétait maintenant à l'infini dans son crâne. Elle se souvint de la personne qui marchait à ses côtés et de leur conversation très étrange.

Ce n'était ni un rêve ni un cauchemar. Non. Elle étouffait. Un liquide froid inondait ses poumons. Sa tête devint lourde, ses forces l'abandonnèrent. Elle se sentit mourir.

Sa dernière pensée fut pour Rutger et les enfants qu'ils n'auraient jamais ensemble.

## **Cours pour flic débutant**

### **Leçon numéro 2**

— Ah les femmes, notre foutu tendon d'Achille !

— Ça dépend, Jean-Marie, elles peuvent nous apporter l'équilibre.

— Ou nous faire vaciller... C'est quitte ou double. D'ailleurs, si tu veux qu'on demeure amis, Rémi, ne me demande jamais d'avis sur une gonzesse. OK ? Sauf s'il s'agit d'une affaire criminelle, bien sûr.

— Entendu.





## Neuf jours avant la découverte du corps

L'appareil électromyographique lui confirma qu'il était bien dans le muscle. Le Dr Didier Willems injecta le produit puis retira l'aiguille du mollet. Il comprima le site d'injection avec une compresse stérile, puis relâcha une dizaine de secondes plus tard. Au même endroit, il apposa un sparadrap rond, avec un dessin de Mickey, thème inapproprié pour cette femme de vingt-neuf ans, mais il n'avait rien d'autre sous la main.

Lydie Van Houten n'avait éprouvé aucune douleur, tout comme la première fois. Une demi-heure auparavant, elle avait ingurgité un dérivé morphinique et des écouteurs lui avaient délivré de la musique classique pour la distraire. Elle commencerait à ressentir les effets bénéfiques du traitement dans quelques jours. Avec le temps, cela se dégraderait peut-être et il faudrait sans doute recommencer... Elle devait s'y faire.

Le spécialiste en médecine de rééducation, un quadragénaire au physique de marathonnier, retourna s'asseoir derrière son bureau et nota un nouveau rendez-vous sur son agenda, pour dans trois mois. Tandis qu'il lui tendait la carte de visite, il se rendit compte qu'il avait très peu parlé avec cette patiente depuis qu'elle s'était allongée sur sa table d'examen. Il avait embrassé la médecine telle une vieille fille qui aurait enfin trouvé son prince charmant et qui ne le lâchait plus. Les consultations s'enchaînaient, lui laissant peu de temps pour discuter. Cependant, pour cette jeune et jolie femme, aux yeux brun clair et dont le corps avait été sculpté avec délicatesse par la danse, il fit une exception. Il avait été touché par son histoire. Pourquoi elle, plutôt qu'une autre ? Son destin si tragique, sans doute. Tant d'efforts pour arriver au sommet d'un art et tout à coup, une car-

rière qui se brise. Les accidents étaient toujours stupides et tellement injustes, mais le sien l'était plus encore.

Après avoir bénéficié de longs mois de rééducation en Suisse, là où elle résidait au moment de sa chute, Lydie Van Houten avait recours à des injections de toxine botulique, celle-là même utilisée en médecine esthétique.

— As-tu eu des effets secondaires la dernière fois ? Fut la seule question qui vint en tête du médecin.

— Non, absolument rien...

Elle mentait. Elle en avait ressenti. Toutefois, pas de ceux auxquels le spécialiste pouvait s'attendre. Juste après l'injection, elle avait pleuré plusieurs nuits d'affilée. Cette jambe, ce bras ne pourraient plus jamais la faire danser comme auparavant. Ce produit qui devait améliorer sa marche l'avait, paradoxalement, attristée. Ce handicap physique la marquait au fer rouge et pour toujours. Angelica Sidler, son infirmière attristée, croyait au miracle et cette foi inébranlable n'avait pas aidé Lydie à effectuer plus tôt le deuil d'un corps normal.

— Eh bien, tant mieux, si tu n'en as pas eu. Cela signifie que les doses de toxine botulique sont adaptées pour ton cas. Ta spasticité qui gêne ta marche va encore diminuer, tu verras.

Spasticité. Augmentation exagérée du tonus musculaire. Un mot inconnu pour elle, jusqu'il y a un an. C'était l'une des séquelles de son traumatisme crânien et contrairement à ce que l'on pouvait penser, cette majoration du tonus était très invalidante. Les muscles de son hémicorps droit, surtout ceux de sa jambe, se contractaient de façon anormale et provoquaient une marche sur la pointe du pied. L'ironie du sort pour une danseuse étoile... Tandis que son bras, elle le maintenait en position pliée, avec la

main qui avait tendance à se fermer, comme si elle était prête à donner un coup de poing, à la cruauté du destin.

Un corps qu'elle avait heureusement bien assuré, à la manière des sportifs de haut niveau. Alice Van Houten, mère prévoyante, l'avait poussée dans ce sens. Malgré l'inactivité professionnelle à laquelle elle était désormais contrainte, elle conservait un train de vie correct, du moins, pour le moment...

Elle voulut toucher un mot de ses crises d'angoisse qui la maintenaient souvent éveillée toute une nuit. Mais elle se tut, l'attention du Dr Willems était déjà détournée vers la porte et le prochain patient. Ils se saluèrent. Une autre fois, peut-être... Elle fut tout à coup pressée de quitter cette clinique privée, située en plein cœur du quartier européen de Bruxelles. Elle ne supportait plus les odeurs de désinfectants, ces bruits étouffés qui lui rappelaient de mauvais souvenirs.

Angelica Sidler l'attendait en faisant les cent pas dans le couloir. Au fil des mois, l'infirmière tenait plus le rôle d'une dame de compagnie que d'une soignante. Avec son chignon où les cheveux gris l'avaient emporté sur les noirs, son tailleur-pantalon bleu marine très strict, la Suissesse ressemblait à une hôtesse de l'air en fin de carrière. Un sourire forcé éclaira le visage de celle-ci lorsqu'elle aperçut Lydie. Elle cachait mal sa déception de ne pas avoir pu assister aux soins. Mais Lydie voulait lever peu à peu cette dépendance qu'elle avait vis-à-vis de cette femme. Elle venait d'ailleurs d'acquérir une voiture à boîte automatique qui lui serait livrée d'ici peu. Elle pourrait alors se déplacer sans l'aide de son chaperon.

Lydie reconnaissait cependant que sans Angelica, ses progrès auraient été nettement moindres. Les gens qui croient dur comme fer au miracle vous poussent toujours vers le haut. C'était sa chorégraphie qui la lui avait conseillée après la sortie des soins

intensifs. Lydie se souvenait vaguement avoir signé au bas d'une page et qu'ensuite, telle une fée, Angelica Sidler s'était occupée de tout : accélérer son admission dans un centre réputé de rééducation à Genève, adapter avec une ergothérapeute son appartement à Lausanne pour qu'il convienne mieux à ses troubles physiques et enfin, l'aider à revenir à Bruxelles, la ville qui l'avait vue naître. Ce chaperonnage devait toutefois s'interrompre. Pourquoi n'avait-elle pas eu le courage de lui dire « non » lorsqu'Angelica lui avait proposé de poursuivre ses services en Belgique ? Peut-être, la peur d'affronter la solitude. Lydie n'avait plus aucune réelle attache dans ce pays.

— Ça va ? Tout s'est bien passé ? demanda Angélica Sidler avec cette pointe d'accent germanophone.

— Oui, impeccable.

— Et c'est pour quand le prochain rendez-vous ? ajouta-t-elle presque déçue que tout se soit bien déroulé sans elle.

— Dans trois mois.

— Ouf, ce n'est pas pour tout de suite. Il avait encore beaucoup de retard notre cher Dr Willems. Il faudra que je t'amène au moins trente minutes plus tard que l'heure prévue.

*La prochaine fois, je viendrai seule...*

Angélica l'entraîna vers la Mini rouge et prit place derrière le volant. Elles atteignirent le square Montgomery sans subir de bouchons, ce qui les étonna. C'était pourtant le début des soldes. La voiture s'engouffra dans le boulevard Brand Whitlock. Angelica se gara devant l'immeuble qui abritait le pied-à-terre bruxellois de Lydie. La façade typique de l'Art nouveau de Victor Horta lui conférait un cachet indéniable et avec la Commission européenne implantée non loin de là, Lydie pourrait louer son appartement à très bon prix, si jamais un jour, elle venait à manquer d'argent...

Lydie aimait les quartiers chics, elle ne pouvait s'en cacher. Elle avait adoré Lausanne, cette ville à la réputation « sécurisée » et où elle avait pourtant failli mourir. Comme cette existence de danseuse étoile lui paraissait vaporeuse, désormais. Avait-elle vraiment vécu ces instants de gloire ? Elle en doutait de plus en plus.

Il était presque midi, mais la lueur du jour était crépusculaire. Le vent gonflait les imperméables et s'amusait à retourner les parapluies. Angelica tint Lydie par la taille pour la stabiliser et l'entraîna vers le hall d'entrée. Les deux femmes empruntèrent l'ascenseur exigü et sortirent au troisième étage, le dernier de l'immeuble. Lydie introduisit la clé dans la serrure au prix de quelques efforts. Elle aurait pu le faire sans problème de la main gauche, sa main dominante, mais elle s'acharnait avec la droite pour que son cerveau n'oublie jamais de l'utiliser. L'ergothérapeute avait insisté sur ce point.

Au moment d'appuyer sur la poignée, Angelica empoigna son bras et son regard s'illumina tel des yeux de chat, au milieu de la nuit.

— Lydie, il y a une surprise pour toi.

Un mauvais pressentiment l'envahit aussitôt. Les surprises, elle s'en méfiait, désormais, comme de la peste. La fête d'anniversaire improvisée dans le loft de Sacha Zoubarev, l'étoile montante de la danse classique, en était la preuve. Ce jour-là, elle avait basculé dans le vide, depuis la terrasse du deuxième étage...

Lydie déposa les clés sur la console du vestibule, ôta son manteau de fausse fourrure blanche et le pendit au portemanteau en forme d'arbre. Elle avança vers le salon et la salle à manger qui occupaient, comme de vieux colocataires, une large pièce rectangulaire, très lumineuse par ciel bleu grâce à ses hautes fenêtres qui

donnaient sur le boulevard. Elle n'y vit rien de spécial. Toujours l'interminable table en chêne avec les habituelles bougies décoratives, les chaises jaunes transparentes aussi belles qu'inconfortables, le canapé en L brun avec ses nombreux cousins couleur chair, au pied duquel traînaient quelques revues d'art.

Elle se retourna vers Angelica :

— Alors, elle est où cette « surprise » ?

— Continue, c'est dans ta chambre, s'enthousiasma encore plus l'infirmière.

Lydie se crispa davantage, sa main droite se referma complètement et ce qu'elle découvrit à l'intérieur de sa chambre à coucher confirma ses craintes.

— Qu'est-ce que tout ça ?

— Eh bien, tu vois, avec la complicité de ta voisine de palier, j'ai fait revenir une partie de tes affaires de Lausanne, pour que les déménageurs montent tout ceci, pendant que nous étions à la clinique... Tous les emballages sont déjà partis au tri. Ne t'inquiète pas, ça ne t'a rien coûté, c'est un cadeau de la part de la troupe des danseurs et des chorégraphes. Ils ont tous contribué, c'est formidable.

*Comme si c'était l'argent le problème...*

Lydie ne souhaitait pas replonger dans sa vie de ballerine. C'était du passé, mort et enterré. Elle haussa les épaules, la droite cafouilla un peu. Elle parcourut d'un œil mélancolique les superbes photos, toutes encadrées sur un fond gris métallique, déposées par terre, dans l'attente de trouver une place en hauteur. Trop de portraits. C'était presque effrayant. Cela ne l'avait jamais frappée auparavant : un vrai culte de la personnalité dont sa mère avait été l'instigatrice depuis son plus jeune âge. Lydie, adulée par Alice, par ses professeurs, par son public et bien sûr par les

hommes. Elle avait même servi de modèle pour des marques de vêtements. Elle avait aussi participé à un clip vidéo du célèbre rappeur T'Bone dont elle n'avait jamais entendu parler dans son milieu. Elle s'était demandé ce qu'une danseuse classique ferait parmi des *bombasses* en bikini. Le choc des cultures avait inspiré le réalisateur et l'effet avait été plutôt réussi. Plus de trente millions de vues sur You Tube, le nouveau baromètre du succès.

Parmi les photos, il y avait celle où, âgée d'à peine un an, sa petite main dodue recevait un baiser de Rudolf Noureev, peu avant sa mort, dans les mythiques coulisses de l'opéra de Paris. Sa mère avait voulu rencontrer le célèbre danseur tatar qui était passé à l'Ouest et qui était devenu une légende de son vivant. Un travail de pieds inégalable. Du jamais vu et qui ne se verrait peut-être plus jamais avant longtemps. Alice Van Houten avait la conviction que ce baiser que sa fille avait reçu de Noureev lui porterait chance. Ce fut le cas jusqu'à ce terrible accident.

Sur son bureau, les déménageurs avaient placé une caricature de Maurice Béjart, dédiée de la main du maître. Elle dévia ensuite son regard vers le miroir sur pied, planté entre les deux fenêtres. Il lui renvoyait aujourd'hui l'image d'une jeune femme au destin brisé. Combien de fois s'était-elle contemplée pour vérifier que son maintien de tête était parfait ? L'envie de le fracasser d'un coup de poing lui traversa l'esprit.

Elle avançait pas feutrés vers sa garde-robe. Toutes ses tenues de danse y étaient suspendues, prêtes à être revêtues. Comme si rien n'avait changé et que tout allait reprendre comme avant. Mais non, plus rien ne serait jamais comme avant. L'injection de toxine botulique qu'elle venait de recevoir lui rappelait qu'il fallait oublier cette vie. Les applaudissements, les autographes à la fin du spectacle. Cette gloire euphorisante. Angelica Sidler avait sans

doute cru agir pour le mieux. Mais le mieux était l'ennemi du bien. Lydie ne voulut toutefois pas provoquer de vagues et se tut.

— Alors, contente ? C'est très important que tu replonges dans ton univers. Je sentais qu'ici c'était juste un lieu de passage, sans aucune âme. Avec tes effets personnels auprès de toi, tu progresseras encore plus.

— Tu as eu une excellente idée, mentit-elle pour la deuxième fois de la journée.

Lydie pourrait lui crier qu'elle avait atteint le maximum de récupération et que ses théories sur les pouvoirs inexplorés du cerveau, elle pouvait se les mettre dans son cul... Ses pensées étaient volontiers vulgaires depuis l'accident. Sa neurologue en Suisse lui avait longuement expliqué que c'était habituel après un grave traumatisme crânien de développer un « syndrome frontal ». Encore du jargon médical qui était passé dans son vocabulaire quotidien, tout ça pour dire avec des mots savants qu'elle était désinhibée et que par exemple, elle exprimait sans filtre ce qui lui traversait l'esprit. Mais depuis quelques semaines, les paroles restaient plus volontiers bloquées, preuve que son syndrome frontal s'atténuait.

— Je suis heureuse que cela te plaise, Lydie ! Tu veux que je prépare quelque chose à manger ? Tu dois être si fatiguée.

— Non, je n'ai pas faim. Profites-en, prends le reste de ta journée. Je me repose et puis je dînerai en ville.

— Tu es sûre ? Tu vas sortir toute seule ?

— Absolument, comme une grande fille ! J'ai envie de voir autre chose que les murs de cet appartement. En plus, je dois me refaire une garde-robe, mes cuisses ont fondu, j'ai besoin d'autres pantalons.



— OK, comme tu voudras. Mais sois prudente, il y aura un monde de fou avec le début des soldes...

Angélica Sidler quitta la chambre, un rien vexée. Lydie prenait de plus en plus ses distances, elle le sentait. Cela la contrariait, car elle risquait ne plus avoir besoin de ses services. Son job était facile, sa patiente agréable, quoique parfois un rien capricieuse. L'infirmière avait surtout pris goût à vivre dans ces quartiers bourgeois de Lausanne et maintenant de Bruxelles. Elle soupira et disparut dans la cuisine.

Lydie avait le moral aussi gris que le ciel. Elle se faufila sous l'épaisse couette qui recouvrait son lit en fer forgé. Elle dégagea le médaillon d'en dessous de son pull-over et l'ouvrit. Sa mère, âgée de vingt ans, lui souriait à pleines dents sur la minuscule photo. Elle était devenue danseuse étoile pour concrétiser l'ambition inachevée d'Alice Van Houten. Lydie avait intégré le Béjart Ballet Lausanne en 2008, malgré la mort de son mythique fondateur. Alice avait tout juste eu le temps de savourer la réussite de sa fille, avant qu'un cancer du sein ne l'emporte, il y a six ans. À force de s'être consacrée à la carrière de son unique enfant, elle avait oublié de s'occuper de sa santé, le bien le plus précieux qu'aucun argent ne pouvait remplacer. Lydie pouvait en témoigner.

Après le décès de sa mère, quelque chose en elle s'était fissuré. Elle s'était mise à sortir, à boire, à fumer cigarettes et cannabis pour embuer son esprit, l'empêcher de penser et éviter que la tristesse s'infiltrât dans sa vie. Elle s'était retrouvée ivre sur la terrasse de Sacha, au deuxième étage. Le drame. La chute, le trou noir. Pourquoi était-elle tombée ? Aucun souvenir et nul témoin...

Les médecins l'avaient plongée plusieurs jours dans un coma artificiel pour limiter les dégâts au cerveau. À son réveil, tout sti-

mulus lui procurait un mal de crâne insupportable. Les infirmiers lui apportaient cette échelle de la douleur, avec ces visages de plus en plus mécontents. Elle pointait le doigt vers le plus rouge, celui avec les yeux très fâchés. Elle se souvint aussi de cette fatigue qui accompagnait chaque geste de la vie quotidienne : prononcer la moindre syllabe, ouvrir la bouche pour manger, se tenir assise sans tanguer. Son côté droit ne lui répondait plus. S'ensuivirent de pénibles mois de rééducation et l'aide précieuse d'Angelica pour en arriver là où elle se trouvait.

Dès qu'elle eut la capacité de le faire, elle avait commencé à écrire ce qu'elle appelait « ses semaines de calvaire ». Dans son malheur, elle avait la chance d'être née gauchère. Sa plume était crue, mais les soignants à qui elle avait montré ses textes avaient qualifié celle-ci d'originale. Un kiné l'avait même classée dans le genre thriller, se demandant comment elle s'en sortirait, si son syndrome frontal n'allait pas lui jouer de mauvais tours et l'exposer à de nouveaux dangers... L'influence de la littérature policière qu'elle avait dévorée depuis son adolescence se faisait ressentir, sans doute.

Ces textes autobiographiques étaient cachés dans un fichier Word de son ordinateur. Elle ne savait pas encore ce qu'elle en ferait... Écrire avait été un acte thérapeutique, elle n'avait pas spécialement envie que ça tombe dans le domaine public. Qu'allait-elle faire du reste de sa vie ? La danse, c'était fini, quant à fonder un jour une famille... Elle n'avait plus les mêmes atouts, même si elle restait une très jolie femme, surtout lorsqu'elle lâchait ses longs cheveux châains. Dans la rue, les hommes continuaient à se retourner sur elle. Ils devaient juste se demander pourquoi elle dandinait de cette façon étrange et pourquoi elle baissait le regard comme si elle était devenue une honte de la société. Supporter

leurs yeux dans lesquels elle lisait toutes leurs interrogations ou leur pitié était ce qu'il y avait de plus difficile.

Elle pensa à sa maison de campagne héritée au décès de sa mère, à deux heures de route du Centre de Bruxelles, et située à l'une des entrées du village de Scy. Les hommes s'appelaient les Scyoux et les femmes, les Sciantes... Cela la fit sourire et la détendit. Depuis combien de temps n'y avait-elle plus mis les pieds ? C'était devenu trop loin, trop ennuyant. Rémi Pirson, un jeune agriculteur, entretenait les lieux. Elle aurait dû la louer après le décès de sa mère. Mais qui irait vivre dans ce trou perdu ? Des gens du coin ou des personnes qui voulaient se planquer...

Elle n'avait jamais parlé de cet endroit à personne, même pas à Angelica Sidler. Elle ne comprenait pas trop pourquoi. Enfin, si... Elle était devenue au fil des années une vraie snob et préférait évoquer ses voyages à Tokyo, à Dubaï ou à Sydney plutôt que des souvenirs d'enfance passés dans un bled, à la lisière des Ardennes belges.

Elle regarda son smartphone. Plusieurs messages l'attendaient sur WhatsApp, ainsi que sur Messenger. Elle débuta par Messenger. Carole Lebeau :

*Salut, ma biche, comment ça va ? Désolée de ne pas avoir pris de tes nouvelles plus tôt. Je voulais te laisser le temps de te remettre et ne pas te fatiguer. Bisons*

*ps : Comptes-tu garder ton appart à Lausanne ? Ça m'intéresserait de reprendre le bail à ta suite au cas où...*

Lydie bloqua Carole Lebeau sur la multitude des réseaux sociaux : Instagram, Facebook, Twitter... Elle n'avait plus d'énergie à perdre avec ces gens qui réapparaissaient toutes les lunes pour s'inquiéter avec fausseté de sa santé.

Sur WhatsApp, elle reconnut le visage magnifique d'Alban Salkanovic, un ami, peut-être son seul ami qui lui restait dans le milieu de la danse. Yeux verts à faire chavirer n'importe quel cœur, un corps d'Apollon, mais cent pour cent homo. De ce fait, malgré leurs duos où transpirait leur complicité, il n'y avait jamais eu que de l'amitié entre eux deux et c'était préférable : Lydie avait cette conviction que ce sentiment durerait plus longtemps que l'amour. Alban avait toujours été présent au cours de ces mois difficiles. Il était là le jour du drame. Il avait suivi comme un fou l'ambulance qui l'avait transportée vers l'hôpital. Il avait espéré qu'elle serait à nouveau un jour sous le feu des projecteurs. Il avait lui-même récupéré d'une grave blessure au genou. Mais un genou, ce n'était pas le cerveau...

Elle appuya sur l'écran. Alban verrait ainsi qu'elle avait lu le message. WhatsApp était une application envahissante qui lui donnait l'impression d'être surveillée. Alban était inquiet, il venait de recevoir une lettre anonyme, cachetée depuis les Pays-Bas. Celle-ci se résumait à six mots découpés dans un magazine : *je sais tout pour la Belge*.

Elle ferma les yeux. Les médecins n'avaient pas coché la case alcoolémie lors de la première prise de sang, à son admission en salle de réanimation. Elle avait eu de la chance. Les analyses d'urine n'avaient, quant à elles, révélé aucune trace de drogue. Elle avait pourtant consommé du cannabis durant cette fête. Elle sentit à nouveau cette douleur derrière son sternum qui remonta jusqu'à sa mâchoire inférieure. Un banal reflux acide qui mimait une crise d'angor, lui avait rassuré le spécialiste du cœur. Depuis son accident, elle connaissait tous les « logues » qui puissent exister : neurologue, pneumologue, cardiologue, gastro-entérologue... Un psychiatre, une des rares spécialités qui ne finissaient pas par « logue », avait attribué les symptômes à un excès d'anxiété. De-

puis, elle prenait des médicaments contre l'acidité gastrique et d'autres, pour calmer ses angoisses...

Il fallait qu'elle s'éloigne encore plus de la Suisse, de Bruxelles, d'Alban et de leurs petits secrets. Camouflé dans un paysage ondulé qui alternait forêts sur les crêtes, champs et pâturages dans les creux, Scy lui parut tout à coup comme un îlot de paradis. Ce village minuscule était la planque idéale. Elle irait s'y poser le temps nécessaire, le temps de refaire le point sur sa vie.

Au moins là-bas, plus besoin de se contenter de s'asseoir sur un banc dans un parc pour retrouver un semblant de nature.



## **Cours pour flic débutant**

### **Leçon numéro 3**

— T'as vu ce que je suis devenu, Rémi ? Un vieux poulet au ventre dodu, pas de femme à mes côtés et des enfants qui me chient à la gueule.

— T'exagères pas un peu, Jean-Marie ?

— Non. Ils ne viennent me rendre visite que par obligation ou pour me réclamer du fric. Toi, si tu deviens policier, ne t'éloigne jamais de tes parents !

— Ma mère boude depuis que je lui ai annoncé que je voulais être inspecteur de police.

— Elle n'a pas tort, t'as vu où ça m'a mené...





## Huit jours avant la découverte du corps

Rémi Pirson referma la grange, une construction ultramoderne pour répondre aux récentes normes européennes, jusqu'à ce que des fonctionnaires s'amuse à en pondre de nouvelles...

Il raccompagna le vétérinaire jusqu'à sa voiture et se frotta les yeux. La césarienne avait été effectuée d'une main de maître par Baudouin Milquet. Ses mains larges, proportionnelles à sa carrure, exécutaient toujours des gestes précis, imprégnés de trente ans de métier. L'incision fut parfaite, l'extraction rapide. Le veau était bien portant et il tenait déjà solidement sur ses pattes. Mais à quand remontait la dernière fois où Rémi avait assisté à une naissance naturelle ? La race Bleu Blanc Belge, ce bovin à viande et fierté de la Région wallonne, possédait une musculature impressionnante, cependant sa morphologie particulière avec ce bassin étroit empêchait tout passage par voie basse. On ne pouvait avoir le beurre et l'argent du beurre... Les temps étaient durs. Le lait ne rapportant plus rien, ses parents et lui vivaient grâce aux boucheries. Jusqu'à quand ? Les végétariens devenaient de plus en plus influents, proliféraient sans engrais et les critiquaient comme s'ils étaient le diable incarné...

L'avenir de sa profession, Rémi le voyait gris comme ses yeux et en ce qui concernait sa vie privée, ce n'était pas non plus le nirvana qui se profilait à l'horizon. Le jour de la Saint-Rémi, il remercia Dieu, s'il existait encore, de ne pas avoir pointé son nez à la Saint-Balthazar. Ses sœurs s'appelaient Rita et Bénédicte, elles aussi en l'honneur des saintes du jour de leur naissance. Le cadet avait été moins chanceux, il portait le prénom d'Anthelme, rapidement déformé par « Antenne » dès l'école maternelle. Il habitait près de la gare de Ciney, à dix kilomètres de la ferme familiale.

Du lundi au vendredi, il montait dans un train qui s'engorgeait d'arrêt en arrêt, et effectuait une heure quinze de trajet jusqu'à Bruxelles. L'horreur. Mais ses mains et ongles étaient toujours propres, ses week-ends libres. Il bénéficiait de congés payés qu'il consacrait, comme tout salarié qui voulait correspondre aux normes de la société, à des voyages en famille, en dehors des frontières du royaume.

En dix ans, Rémi s'était octroyé deux semaines de « vraies » vacances durant lesquelles il s'était éloigné de ses terres. La première fois, c'était pour assister au mariage d'un ami. Martial Dubois avait eu l'idée originale de passer la bague au doigt à une Hongroise et de célébrer leur union à Budapest. Sa deuxième escapade était très récente. Une folie dont il se remettait à peine, tant il ressentait encore l'effet du décalage horaire. Il s'était envolé vers la Caraïbe pour déposer une gerbe sur la tombe de Johnny Hallyday. Son idole reposait à Lorient, un village sur l'île confetti de Saint-Barthélemy. Rémi avait fait ce long déplacement, malgré sa peur viscérale de l'avion. La terre, c'était son ADN. Le ciel ne devrait servir qu'à apporter la pluie pour arroser le sol et permettre au soleil de rayonner pour faire croître les plantes. L'homme n'avait rien à faire là-haut et il n'y retournerait pas de sitôt.

Il laissa s'échapper un bâillement tandis que le vétérinaire ouvrait la portière de sa Land Rover. Un éclat de fierté jaillissait des yeux bleus du Dr Milquet.

— Belle bête, ce petit ! Toutes tes vaches inséminées au printemps n'ont eu aucune fausse-couche. Quelle efficacité, hein ? Faut dire que rien que dans un quart de millilitre, t'as vingt millions de spermatozoïdes qui barbotent. Un taureau, ça reste un taureau, s'esclaffa-t-il, le regard lubrique.

— Oui, mais il n'y a plus rien de naturel...

Les yeux du vétérinaire prirent une teinte proche de celles des nuages menaçants. Rémi n'allait quand même pas se la jouer écolo, lui aussi ! C'était une véritable épidémie qui s'abattait dans le pays. Autrefois, il pouvait les compter avec les doigts de la main, ces intellos dont les cheveux longs entremêlés voyaient rarement un peigne de près. Des gars qui avaient étudié la philo ou pire la psycho dans cette région où jusqu'à il y a peu, consulter un psy équivalait à se coller une étiquette de taré sur le front. Il attrapa Rémi par le bras :

— L'insémination artificielle, c'est absolument indispensable ! N'oublie pas que grâce à ça, on a diminué le risque d'infections, on a sélectionné les meilleurs mâles pour la reproduction. Crois-moi, il n'y a que des avantages. Allez, bye, on m'attend à Porcheresse.

Rémi se retint d'argumenter et jeta l'éponge. Il pourrait évoquer l'augmentation de la consanguinité que cette pratique avait provoquée et bien d'autres effets néfastes. Mais c'était une bataille perdue d'avance. Baudouin Milquet était originaire de Libramont, commune implantée au cœur des Ardennes belges, et passé les soixante ans ; autant dire que cela revenait à tenir tête à un vieux sanglier qui chargerait sans faillir.

La fameuse dépression hivernale que Rémi éprouvait chaque année allait être plus sévère cette fois-ci, il le sentait. Il appréhendait le mois de janvier en particulier. Les guirlandes lumineuses des fêtes de fin d'année qui égayaient ces longues nuits avaient déjà été ôtées un peu partout. Il était debout depuis cinq heures du matin et se lever sans voir la lumière du jour était abrutissant.

Son regard blasé suivit le démarrage sportif du vétérinaire. Malgré son âge, celui-ci aimait frimer au volant de grosses cylindrées. Il habitait dans une maison de maître à Hamois, à sept kilomètres à vol d'oiseau de là, avec une épouse toujours endi-

manchée. À l'époque, il avait mis le grappin sur la plus belle blonde de la région et comme tout notable qui se respecte, il votait pour le parti libéral MR et craignait cette montée du PTB, le Parti du travail de Belgique. Baudouin désirait avant tout qu'on paye moins d'impôts. Une résidence secondaire en Provence et une autre au Portugal ne lui suffisaient pas.

La Land Rover freina un peu plus loin, au milieu de la côte qui rejoignait la nationale, et s'immobilisa à hauteur d'un cavalier. Rémi reconnut la frêle silhouette de Benjamin Goffin dit « la Crevette ». Le jockey de vingt et un ans montait le fameux pur-sang, Arabian Beauty, propriété de l'Anglais qui avait fait construire des écuries et une vaste maison contemporaine derrière la ferme du moulin. Trois semaines auparavant, Benjamin avait terminé à la première place de l'hippodrome de Mons. Il avait eu droit à son heure de gloire dans les journaux et les filles se moquaient moins de son mètre soixante-sept. Désormais, la belle Tania Roeland qui l'avait ignoré durant le lycée le suivait partout comme son ombre. Selon les derniers commérages, elle comptait se faire passer la bague au doigt. Tania n'avait pas envie de se casser les ongles, en travaillant chez sa mère au salon de coiffure pour chiens. N'avoir pour seul horizon que la rue du Commerce et les cafés de la place Monseu de Ciney, trop peu pour elle ! Être au bras d'un sportif à l'avenir prometteur était un investissement sérieux.

La beauté... L'injustice la plus terrible selon Rémi. Les jolies femmes devaient fournir moins d'efforts qu'une laide. Il avait lu quelque part que c'était même statistiquement prouvé. La beauté et l'argent allaient aussi de pair. Il sentit son cœur se durcir comme la pierre de sa région. Il trouvait son physique insignifiant et ni son métier d'agriculteur ni son mi-temps comme agent de quartier n'attiraient la gent féminine.

*L'Amour est dans le pré, tu parles !*

Seules les filles qui étaient tombées dans la marmite très jeunes pouvaient supporter cette vie à la ferme.

Il vit le vétérinaire redémarrer et Benjamin Goffin lança son cheval au trot. Rémi préféra rentrer avant que le jockey n'arrive à sa hauteur. Il n'avait pas l'énergie suffisante pour saluer un gars à qui tout réussissait et qui nageait dans le bonheur.

Il était presque onze heures du matin sur la vieille horloge qui possédait encore un coucou fonctionnel. Sa mère avait dressé la table : une casserole remplie de soupe à l'oignon, un saladier en bois débordant de croûtons faits maison, trois assiettes creuses tapissées chacune avec du fromage Oude Postel grossièrement râpé. La vue et l'odeur calmèrent quelque peu sa faim.

Son père avait la respiration sifflante qu'entrecoupait une toux grasse. Rémi lui tapota le dos lorsqu'il passa derrière lui. Des jours que son vieux traînait cette crasse, mais Marcel Pirson ne ferait pas encore venir le médecin. Il l'appellerait, si et seulement si, il était cloué au lit. Il n'allait pas changer ses habitudes alors que plus de six décennies d'existence pesaient sur lui.

— Alors, *m'fieu*, tout s'est bien passé ? Il est solide le *p'ti* veau ?

— En pleine forme, soupira-t-il entre ses dents.

— Ben, qu'est-ce que t'as Rémi ? On dirait que tu sors d'un enterrement, s'inquiéta sa mère dont le visage lui parut encore plus osseux.

À soixante-cinq ans, Agathe Pirson était déjà voûtée. Sa silhouette frêle ne signifiait toutefois pas femme fragile. Il suffisait de croiser une seule fois son regard, pour doser sa force de caractère. Combien en avait-elle remis à leur place rien que par cette lueur glaciale qui traversait ses yeux verts ?

Rémi aurait voulu répondre à sa mère qu'il vivait un deuil, qu'ils devraient bientôt arrêter de produire du lait, vu le prix auquel on les obligeait à le vendre. Le début de la fin, à moins que ce ne soit la fin tout court. Il enchaîna sur tout autre chose pour ne pas tracasser davantage Agathe dont le sixième sens de paysanne était plus aiguisé qu'une lame de rasoir neuve.

— Demain, je dois faire un recensement. C'est le couple qui vient d'emménager dans la rue de l'Église. Leur petit garçon est tout mignon.

— Ah oui, cela fait plus d'un mois qu'ils sont là ! En tout cas, ils ne vont pas à la messe, je ne les y ai jamais vus. Je me demande d'ailleurs combien de temps encore on fera messe par ici. Déjà que c'est un Noir comme prêtre...

— Maman !

— Ben, je ne dis rien de mal. Il faut appeler un chat un chat, non ?

— On croirait que tu le regrettes.

— Pas du tout, j'étais juste un peu surprise au début, aujourd'hui, il me plaît bien. Il a réussi à ressusciter la chorale. Mais, sinon, qu'est-ce que t'as appris sur ces gens ? enchaîna Agathe sur un ton méfiant.

— Qu'ils sont Français.

— Ça, je le savais déjà. Et pourquoi des Français viennent s'enterrer *vêci* ?

— Je n'en sais strictement rien, Maman.

— Bizarre... T'en apprendras plus quand tu les interrogeras. En tout cas, ils sont spéciaux et pas très causants sur leur passé. En plus, l'homme vend des sous-vêtements pour femme.

— C'est Camille qui t'a raconté ça, je suppose. Je suis un simple agent de quartier, pas inspecteur de police. Je dois juste vérifier qu'ils habitent bel et bien là, c'est tout. Le reste, c'est leur vie privée.

— Vie privée, vie privée... Encore des conneries, tout ça. Quand on ne dit rien de soi, c'est qu'on a des choses à cacher.

— Et pour le cambriolage chez les Collignon, on a du neuf ? questionna son père qui profita d'une accalmie de sa toux.

— Rien, des gars de la région de Charleroi, probablement. La voiture avait été volée sur le parking d'un supermarché de Marchienne-au-Pont.

— Quel *couillon*, ce Philippe Collignon, il n'a même pas bougé d'un pouce ! Il les a laissés prendre tout ce qu'ils voulaient, sans réagir, renchérit sa mère.

— Maman, il n'a pas eu l'occasion de se défendre. Il a été surpris et ils étaient armés. Il vaut mieux ne pas jouer au héros dans ce genre de situation, ce n'est que du matériel.

— « Pas eu l'occasion », mon œil ! Un *couillon*, je te dis. Ce n'est pas un exemple pour leur fils. Pauvre Martin. En plus, sa mère Hélène n'a pas l'air très heureuse...

— Ah bon, qu'est-ce qui te fait penser cela ?

— Son expression du visage. Pourquoi avoir épousé ce Philippe ? C'est un mou. En tout cas, ces bandits, ils n'ont pas intérêt à essayer de venir faire la même chose *vêci*. On a de quoi les faire déguerpier !

Celle qui se considérait comme une véritable Ardennaise, parce qu'elle avait poussé son premier cri par accident à Bastogne, braqua son regard noir vers les carabines accrochées sur le mur, juste derrière son fils aîné. Selon la légende familiale, l'une d'elles avait servi contre les « Boches » lors de la célèbre bataille

des Ardennes, durant la Seconde Guerre mondiale. La fierté de tout un clan. Rémi désapprouvait toutefois qu'elle apprenne à Martin Collignon à tirer sur les poules faisanes qui gambadaient dans les champs. Même s'il avait mûri et qu'il se montrait moins agité, le gamin avait encore un comportement étrange. Le laisser manier une arme n'était pas ce qu'il y avait de plus raisonnable.

Marcel Pirson délaissa tout à coup sa soupe et quitta la table pour allumer le poste de radio : ça permettait de couvrir un peu les commentaires de sa femme. Quarante ans de mariage, c'était usant. Il était pourtant le premier à se faire du mauvais sang pour elle, comme la fois où elle était tombée de l'échelle en voulant repeindre un châssis. Une jambe cassée, deux mois de plâtre et devoir la supporter vingt-quatre heures sur vingt-quatre à l'intérieur de la maison.

Le coucou de l'horloge venait de sortir et les infos de onze heures étaient en cours. Un grave incendie avait ravagé le commissariat de Dinant. Les autorités envisageaient déjà qu'une partie du membre du personnel intégrât les locaux tout neufs de Ciney. Celui-ci, construit en rase campagne, avait fait couler beaucoup d'encre à cause de ses dimensions titanesques, disproportionnées par rapport à la taille du personnel et le faible taux de criminalité de la région.

Le journaliste termina par une triste nouvelle, pour ne pas changer... Qu'avaient-ils d'autre à balancer ? Que monsieur Van Machin Chose était heureux en couple avec sa femme et qu'il voyait le futur, beau et lumineux... France Gall était décédée durant la nuit. Décidément, la joyeuse époque des yéyés était en train de s'éteindre en même temps qu'une certaine forme de la vie paysanne qui avait bercé son enfance. Rémi caressa Mister, son chien, qui réclamait un morceau de pain. Encore un être proche



dont il craignait la disparition. Pourquoi cet animal de compagnie vivait-il un nombre si restreint d'années ?

Il pensa à ces fermes usines de Hollande et d'Allemagne, robotisées à l'extrême, avec plus de mille têtes de bétail et où les vaches ne voyaient plus la lumière du jour, hiver comme été. Plus besoin de chiens comme le sien pour les conduire jusqu'à la prairie. Les gens consommaient néanmoins de ce lait. C'était moins cher. Certains n'avaient pas le choix. Fins de mois difficiles, pouvoir d'achat en berne. Mais si l'on devient vraiment ce que l'on mange, l'Humanité avait de quoi craindre pour son avenir...

Son frère Anthelme avait eu les couilles de quitter cet endroit, ce métier. Oserait-il avouer à ses parents qu'il l'enviait ? Qu'il se considérait lui-même comme un vrai *couillon*, du même ordre que Philippe Collignon. Il n'avait pas eu le cran de devenir inspecteur de police et de claquer la porte de la ferme. Chaque année, il allait chercher le dossier d'inscription pour les examens. Les documents s'empilaient dans un tiroir de son bureau. Jamais il ne franchirait le cap. Autant tirer une balle dans le cœur de son père et de sa mère à bout portant.

Il but la soupe qui avait refroidi. L'animateur radio annonça la diffusion d'un tube de France Gall, pour lui rendre hommage : « Diego, libre dans sa tête, derrière sa fenêtre... »

Même dans sa tête, Rémi se sentait prisonnier de la fidélité qu'il devait à ses parents de perpétuer la culture de leurs terres, l'élevage des bovins et autres bêtes à poil et à plumes... Seul petit échappatoire, sa fonction d'agent de quartier qu'il assurait pour les trois villages Scy, Scoville et Mohiville. Un job à temps partiel qui lui permettait d'avoir non pas un pied, mais quelques orteils dans la police. Cependant, hormis ce *home-jacking* chez les Collignon, rien d'extraordinaire ne venait perturber l'existence paisible des habitants.

Demain, lundi huit janvier, après la traite matinale, il ôtera sa salopette bleue entachée du sang du veau, pour enfiler sa tenue d'agent de quartier. En début de soirée, il sonnera chez ce couple français pour officialiser leur domicile. En France, une simple facture d'EDF ou de téléphone suffisait. Pas chez les Belges. On préférait vérifier sur place.

Qu'allait-il faire le reste de son dimanche ? Pas de promenade au bras d'une amoureuse, pas d'enfant à qui faire réviser une leçon. Son célibat inquiétait ses parents, surtout Agathe. Qui reprendrait le flambeau s'il n'avait pas de descendant ? Ses neveux et nièces ? Ils étaient encore loin de l'adolescence et le temps qu'ils passaient hypnotisés devant des écrans leur ôterait l'envie d'épouser la dure vie d'un agriculteur.

Il ne put s'empêcher de penser à Lydie Van Houten. Que devenait cette étoile filante qui avait dû retomber sur Terre à cause de son accident ? Elle donnait si peu de ses nouvelles. Pourtant, il entretenait à merveille sa maison de campagne, comme si un jour elle pouvait tout à coup débarquer.

Rémi cherchait encore sa Princesse, une femme aussi belle et intelligente que Lydie ne courrait pas les rues. De toute façon, qui s'enticherait de lui ? À moins de gagner un jour au *Lotto* ? L'argent aimantait les beautés, comme les insectes étaient attirés par la lumière, au risque de s'y brûler.